

heures du matin sans faute, le 14, au corral d'où elles partent. La crainte de manquer le coche m'empêcha de chercher le sommeil. Je m'occupai à prendre quelques notes sur mon journal; à deux heures j'étais dans les rues, enveloppé dans mon sarape et ma valise à la main.

CHAPITRE XVII.

Excursion nocturne. — Un tour de majordome. — Promenade forcée. — Le coche de Puebla. — Rio-Frío. — Les mérites d'un *sota*. — Puebla. — La diligence. — Perote. — Jalapa. — Jarochos et Indiens de la *terre chaude*.

Le corral était situé dans une ruelle assez louche, dite le *calleon de la Vîna*, à l'entrée du faubourg mal famé de Santa-Anna; j'y arrivai en quelques minutes, la distance n'étant pas d'un demi-kilomètre. Le silence profond qui régnait aux alentours me parut de bon augure: on n'avait pas encore attelé. Je frappe, je frappe encore, j'appelle, je fais vacarme, les aboiements furieux d'un chien de garde sont la seule réponse que j'obtiens; enfin, au bout d'un quart d'heure, un homme à moitié endormi se décide à venir s'enquérir de ce que je veux. — « Les voitures, parbleu! — Les voitures, señor! elles sont parties. » J'entrai, comme bien on le pense, dans une noble colère. — « Il n'y a pas dix minutes de cela, me dit le portier pour m'apaiser, et vous avez grande chance de les rejoindre à la garita de San-Lazaro si vous faites force de jambes. En tous cas la première halte est à Ayotla, où l'on déjeune, et vous êtes toujours sûr de les rattraper là. »

Sur ce, me saluant d'un *vaya usted con Dios* plein d'un intérêt hypocrite, le cerbère me ferma la porte au

nez, me laissant le garçon le plus perplexe de toutes les Espagnes.

Je ne connaissais pas assez Mexico pour pouvoir gagner la porte de San-Lazaro directement, sans indications. Les ténèbres trônaient dans les rues dont les réverbères étaient éteints sous prétexte de clair de lune, bien que Phœbé ne fût pas encore levée. J'avais à craindre les voleurs, alléchés par la vue de mon bagage, et les serenos aux yeux desquels un paquet, entre les mains d'un homme aussi pressé, devait paraître suspect à cette heure. Néanmoins je me mis en route, repassant involontairement dans ma tête toutes les histoires de brigands qui jettent une teinte si lugubre sur les faubourgs de cette capitale, mais confiant en mon étoile pour me guider heureusement entre ces deux écueils: être pris par un voleur ou être pris pour un voleur.

Mexico était une annexe du palais de la Belle au bois dormant. Serenos et leperos dormaient au coin des bornes. Je trébuchai dans l'obscurité au milieu d'une patrouille d'infanterie qui ronflait sur un trottoir avec un ensemble, une précision, qu'on eût en vain cherché dans ses manœuvres militaires. Je n'en rencontrai pas moins de trois ainsi occupées. Dans la rue de l'Arsoispado, devant la prison du palais, un factionnaire, réveillé en sursaut sans doute par le bruit de mes pas, me lança un *quien vive* farouche, dont l'énergie me rappela les grands jours de Guaymas: je ne l'avais pas aperçu, perdu qu'il était dans l'ombre de la porte, aussi me causa-t-il un véritable émoi. Après le dialogue d'usage en pareil cas, je pus continuer ma route, et lui reprendre son somme. Enfin, après avoir questionné gardes de nuit, sergents de ronde et sentinelles, après avoir distribué un paquet de cigarettes corruptrices qui furent pour moi la meilleure de toutes les recommandations, je parvins à la garita de San-Lazaro.

Un bruit de voitures et de grelots frappe mon oreille; j'arrivais à temps. Je cours; un portail à claire-voie me barre le passage. J'appelle, le gardien se présente à la fenêtre d'un pavillon situé *extra muros*; nous entrons en pourparlers et, en somme, il me déclare qu'il ne peut pas m'ouvrir la porte. Le majordome des voitures après lesquelles je prétendais courir ne l'avait pas prévenu, me dit-il, ce qu'il ne manquait pas de faire quand il y avait un voyageur en arrière. J'eus beau lui parler de mon passe-port, de mon billet, qui étaient parfaitement en règle, le menacer de le rendre responsable du préjudice qu'il allait me causer, le gremlin se renferma dans le *non possumus* de la consigne : — « Je sortirai comme les autres quand les portes s'ouvriront au jour, et, avec de bonnes jambes, je pourrai rattraper les chariots à Ayotla, etc., etc.... » Même antienne que le premier. Le bruit des grelots se perdait insensiblement dans le silence de la campagne et ma fureur croissait en raison inverse. Le gardien referma sa fenêtre en me souhaitant une bonne nuit, non sans me menacer toutefois, si je faisais du bruit, de me lâcher son chien aux jambes; c'était un mâtin d'imposante stature, qui rôdait de l'autre côté de la claire-voie en grondant de la manière la moins caressante du monde.

La mauvaise volonté de cet employé était trop évidente pour ne pas m'éclairer sur l'état exact de la situation : le majordome lui avait graissé la patte afin qu'il ne me laissât pas passer, comptant spéculer chemin faisant sur ma place vide dans ses voitures, tandis que mon nom figurait sur sa feuille de route. L'administration ne recevant pas les plaintes de voyageurs qui se trouvent dans le même cas que moi, attendu que sous aucun prétexte elle ne leur rend leur argent ou ne leur reconnaît de droits postérieurs, il était parfaitement tranquille de ce côté-là. Il m'avait mal renseigné sur l'heure du départ

ou bien était parti plus tôt dans l'intention de me duper. Tout avait réussi à son gré et j'étais pris au piège. Le portail n'était pas un obstacle sérieux et je pouvais facilement l'escalader, mais derrière il y avait Azor, et j'avoue que je renonçai sans hésitation à l'idée de le braver. Il me restait la ressource très-problématique de rejoindre le convoi à Ayotla. Ce pueblo est à vingt-six kilomètres, au moins, de la garita de San-Lazaro, les voitures allaient prendre deux heures d'avance sur moi, néanmoins comme il n'est rien qui me touche davantage que d'être pris pour dupe, je résolus de suivre ma pointe, poussé bien moins par le désir de sauver mon argent que par celui d'arquepincer mon coquin de majordome, et de me venger de lui en jouissant de son désappointement.

En attendant le jour, je m'étendis sur le gazon et me faisant un oreiller de ma valise, j'essayai de dormir; la fraîcheur du matin et, surtout, l'humidité du sol, m'en empêchèrent. Je me levai et me promenai pour me réchauffer. La lune vint m'égayer de sa douce clarté qui veloutait les grandes plaines marécageuses ou salines de San-Lorenzo; devant moi se déroulait le canal de la Viga, qui sort en cet endroit de la ville pour aller se jeter dans le lac de Tezcuco; à quelque distance, les grandes murailles blanches et le dôme de l'hospice de San-Lazaro consacré spécialement aux lépreux, se dressaient mélancoliquement au milieu de cette solitude.

Sur les bords du canal, j'avisai un tas de sacs de grains qui, recouverts d'une forte toile, semblaient m'offrir une hospitalité dont je n'eus garde de faire fi et je me glissai doucement entre la toile et les sacs; je me disposais déjà au sommeil, quand des grôgnements sourds et des grouillements indescritibles m'apprirent que le lieu était habité. Cette découverte ne laissa pas que de me causer une certaine sensation; mais l'ordre s'étant rétabli immédiatement, je m'endormis sans me préoccuper davantage

de mes voisins, quels qu'ils fussent, ce que j'ignore encore.

A cinq heures et demie la porte s'ouvrit enfin; j'enveloppai ma valise dans mon sarape, dont je nouai les deux extrémités sur ma poitrine à la manière des Indiens, et me mis en marche. Une chaussée droite et fort bien entretenue conduit jusqu'au *Peñon del marques* ou *Peñon viejo*, morne volcanique qui s'élève dans la plaine à douze ou treize kilomètres de Mexico; un bras du lac de Tezcucuo, que traverse la chaussée, l'entoure encore en partie; c'était autrefois une île dont Cortez s'empara après un combat sanglant, au commencement du siège, avec l'aide de ses brigantins. Je m'arrêtai là dix minutes pour prendre haleine et manger un biscuit arrosé de madère. La chaussée continue pendant quelques kilomètres, puis, au pied du volcan d'Ayotla, on rencontre un terrain sablonneux où la marche devient pénible. Je suis, je soufflais, je tirais la langue, et l'hacienda de San-Isidro se présenta fort à point pour m'offrir un verre de pulque dont j'avais grand besoin. A neuf heures et demie j'étais à Ayotla; j'avais fait mes vingt-six kilomètres en quatre heures, avec un poids d'une quarantaine de livres sur le dos.

Le mesonero chez lequel je pris langue m'apprit que les voitures ne s'étaient pas arrêtées ce jour-là au pueblo et qu'il y avait une heure environ qu'elles étaient passées. Il ne me restait d'espoir de les rejoindre qu'à l'étape, et la tentative dépassait la mesure de mes forces que je venais d'excéder; je m'étais assis en arrivant, quand je voulus me lever, je trouvai que mes jambes ankylosées refusaient le service; il fallut les frictionner avec du mescal pour leur rendre un peu d'élasticité, après avoir coupé mes chaussures pour en extraire mes pieds gonflés.

Le majordome avait gagné la partie; j'étais pic, repic et capot, et ne savais trop que faire de moi. Mon hôte

me conseille d'attendre au lendemain et de prendre le coche de Puebla. Dans cette ville j'en trouverai un autre qui me conduira à Jalapa; là, je monterai, s'il le faut, dans la diligence. Je me couchai après avoir déjeuné et dormis d'une traite jusqu'au diner. Ayotla est un joli petit village assis sur les bords du lac de Chalco et encadré d'une riche verdure, mais il ne présente au demeurant rien de curieux, et je m'y ennuyai assez le reste de la soirée pour reprendre au plus tôt mon sommeil.

Le coche arriva le lendemain vers neuf heures. C'était une de ces vieilles calèches dont on ne retrouve l'échantillon en France qu'au fond de nos provinces méridionales, là où l'attrait du progrès n'a pas encore vaincu l'amour du gros sou; elle était doublée d'une perse en lambeaux, dont les ramages s'étaient depuis longtemps fondus dans la crasse; des vitres trapézoïdales, indépendantes des portières, s'ouvraient au dehors en tournant sur des gonds. En un mot, c'était le classique coche espagnol, moins l'élégance du *mayoral* et la fougue de ces mules que M. Th. Gautier peint sortant de l'écurie debout sur leurs pieds de derrière, avec une grappe de postillons pendue à leur licol. Les nôtres me parurent moins bouillantes, quoique aussi maigres, différence qui s'explique par ce fait que les pauvres bêtes, n'étant jamais relayées, font un service très-pénible. Elles étaient au nombre de six en trois volées; leur harnachement répondait dignement aux splendeurs de la voiture: on y voyait plus de cordes que de cuir, plus de nœuds que de boucles. Le *mayoral* monte une des timonnières, un jeune homme, le *sota*, une des mules de tête; tous deux sont vêtus de calzonerias et de vestes de cuir sans autres ornements que des taches et des trous, aussi vieilles, en un mot, que le coche, les harnais et les mules.

Il n'y a qu'un voyageur dans la voiture; je prends

place à ses côtés moyennant la faible somme de quatre piastres, une fois payées, et nous partons au trot.

A quelques kilomètres d'Ayotla, la route gravit les revers de la montagne et s'engage dans les gorges boisées de Rio-Frio. De temps en temps, on gravit une croupe du haut de laquelle on domine le pays environnant, dont la physionomie générale rappelle beaucoup celle de la forêt de Fontainebleau; les accidents du sol et la végétation sont les mêmes. Ce lieu jouit de la réputation traditionnelle, aujourd'hui perdue, de la forêt de Bondy. Mon compagnon me paraît préoccupé et mal à son aise, il me lance à la dérobée des coups d'œil obliques et soupçonneux, se tient sur une grande réserve, et quand il ouvre la bouche, après avoir promené un regard inquiet sur le paysage, ce n'est point pour en vanter les beautés, mais bien pour parler des voleurs. Sa méfiance me gagne peu à peu et, en prévision d'événements fâcheux, je juge à propos de cacher ma bourse, sans qu'il s'en aperçoive, dans une des nombreuses solutions de continuité que présente la doublure du coche, ne gardant sur moi qu'une somme suffisante pour détourner de moi la fureur des bandits désappointés.

La rencontre d'un piquet de milice à cheval qui revenait d'escorter les diligences du sud rendit un peu de sérénité à mon voisin, mais ce ne fut qu'un feu de paille, et son trouble alla toujours croissant jusqu'au pueblo de Rio-Frio, où nous arrivâmes vers trois heures après midi. Ce village est situé à peu près au sommet de la montagne, au milieu des bois; un petit ruisseau limpide, bordé de gazon, traverse la grande place ou plutôt le vacant autour duquel sont disséminées sans ordre quelques maisons de bois à soubassement de pierres sèches, et une vieille église d'un bon effet malgré sa simplicité; quelques hauteurs abruptes et sauvages se dressent aux derniers plans.

A partir de Rio-Frio, on redescend vers les plaines et nous ne tardons pas à sortir de la forêt. Mon compagnon se redresse, il renaît, il s'épanouit, il devient expansif et m'embrasserait, je crois, si je le laissais faire. Il m'apprend qu'il s'appelle don José Hernandez, qu'il est tailleur à Puebla, et de plus, loueur de costumes et travestissements. A l'occasion d'un bal masqué qui doit clore le carnaval, il est venu faire des emplettes à Mexico; il rapporte une foule d'articles de valeur tels que masques et lousps, gants, cravates, ceintures, foulards, rubans, etc.... et pas mal d'argent qu'il n'a pas employé; les voleurs pouvaient le ruiner en un instant.

Les belles plaines de San-Martin de Tescmeluca, que nous traversons, sont bien arrosées et d'une grande fertilité; elles s'étendent jusqu'à Cholula, au sud, jusqu'à Puebla, à l'est, et, bien loin au nord, jusqu'au pied des montagnes de Tlascalala. A notre droite, les cimes altièrres du Popocatepetl et de l'Istaccihualt terminent l'horizon, tandis qu'à notre gauche l'Orizava ou *Cuiltatepetl* (la montagne de l'Étoile), découpe sur l'azur sa pâle silhouette.

Le coche fait étape à San-Martin. Le meson est neuf et très-propre, ainsi que la fonda; on nous y sert un excellent souper, et don José, pour célébrer notre délivrance, fait couler à flot le pulque renommé de Cholula, ce qui ne tarde pas à faire de nous les meilleurs amis du monde. Nous eûmes encore le temps d'aller visiter avant la nuit l'église du lieu, cachée derrière de hautes murailles qui entourent le parvis, et ombragée d'une belle futaie. La façade est une page de la Renaissance ornée, dans le goût des *retablos* espagnols, de moulures et d'ornements relevés de couleurs vives, et de plaques de faïence peinte et vernie d'un effet fort original.

Nous quittâmes San-Martin le 16, à six heures du matin. Le pays au delà est assez beau, mais la route est

place à ses côtés moyennant la faible somme de quatre piastres, une fois payées, et nous partons au trot.

A quelques kilomètres d'Ayotla, la route gravit les revers de la montagne et s'engage dans les gorges boisées de Rio-Frio. De temps en temps, on gravit une croupe du haut de laquelle on domine le pays environnant, dont la physionomie générale rappelle beaucoup celle de la forêt de Fontainebleau; les accidents du sol et la végétation sont les mêmes. Ce lieu jouit de la réputation traditionnelle, aujourd'hui perdue, de la forêt de Bondy. Mon compagnon me paraît préoccupé et mal à son aise, il me lance à la dérobée des coups d'œil obliques et soupçonneux, se tient sur une grande réserve, et quand il ouvre la bouche, après avoir promené un regard inquiet sur le paysage, ce n'est point pour en vanter les beautés, mais bien pour parler des voleurs. Sa méfiance me gagne peu à peu et, en prévision d'événements fâcheux, je juge à propos de cacher ma bourse, sans qu'il s'en aperçoive, dans une des nombreuses solutions de continuité que présente la doublure du coche, ne gardant sur moi qu'une somme suffisante pour détourner de moi la fureur des bandits désappointés.

La rencontre d'un piquet de milice à cheval qui revenait d'escorter les diligences du sud rendit un peu de sérénité à mon voisin, mais ce ne fut qu'un feu de paille, et son trouble alla toujours croissant jusqu'au pueblo de Rio-Frio, où nous arrivâmes vers trois heures après midi. Ce village est situé à peu près au sommet de la montagne, au milieu des bois; un petit ruisseau limpide, bordé de gazon, traverse la grande place ou plutôt le vacant autour duquel sont disséminées sans ordre quelques maisons de bois à soubassement de pierres sèches, et une vieille église d'un bon effet malgré sa simplicité; quelques hauteurs abruptes et sauvages se dressent aux derniers plans.

A partir de Rio-Frio, on redescend vers les plaines et nous ne tardons pas à sortir de la forêt. Mon compagnon se redresse, il renait, il s'épanouit, il devient expansif et m'embrasserait, je crois, si je le laissais faire. Il m'apprend qu'il s'appelle don José Hernandez, qu'il est tailleur à Puebla, et de plus, loueur de costumes et travestissements. A l'occasion d'un bal masqué qui doit clore le carnaval, il est venu faire des emplettes à Mexico; il rapporte une foule d'articles de valeur tels que masques et loupes, gants, cravates, ceintures, foulards, rubans, etc.... et pas mal d'argent qu'il n'a pas employé; les voleurs pouvaient le ruiner en un instant.

Les belles plaines de San-Martin de Tescmeluca, que nous traversons, sont bien arrosées et d'une grande fertilité; elles s'étendent jusqu'à Cholula, au sud, jusqu'à Puebla, à l'est, et, bien loin au nord, jusqu'au pied des montagnes de Tlascala. A notre droite, les cimes altières du Popocatepetl et de l'Istaccihualt terminent l'horizon, tandis qu'à notre gauche l'Orizava ou *Cittatepetl* (la montagne de l'Étoile), découpe sur l'azur sa pâle silhouette.

Le coche fait étape à San-Martin. Le meson est neuf et très-propre, ainsi que la fonda; on nous y sert un excellent souper, et don José, pour célébrer notre délivrance, fait couler à flot le pulque renommé de Cholula, ce qui ne tarde pas à faire de nous les meilleurs amis du monde. Nous eûmes encore le temps d'aller visiter avant la nuit l'église du lieu, cachée derrière de hautes murailles qui entourent le parvis, et ombragée d'une belle futaie. La façade est une page de la Renaissance ornée, dans le goût des *retablos* espagnols, de moulures et d'ornements relevés de couleurs vives, et de plaques de faïence peinte et vernie d'un effet fort original.

Nous quittâmes San-Martin le 16, à six heures du matin. Le pays au delà est assez beau, mais la route est

affreuse. Une poussière d'une ténuité rare, dans laquelle les roues s'embourbent jusqu'aux moyeux et les mules jusqu'aux jarrets, se soulève à notre passage en nuages épais qui enveloppent l'équipage entier; en dépit d'une chaleur intense, il fallut tenir les vitres fermées, mais la clôture n'étant rien moins qu'hermétique, nous pensâmes être suffoqués. Quant à nos conducteurs, ils avaient l'air de fantômes de quakers, uniformément gris de la tête aux pieds, à la seule exception des dents et de la cornée de l'œil. Cette poussière, délayée par une transpiration abondante et cuite par le soleil après, avait formé à la longue sur leurs mains, rarement ou négligemment lavées (si tant est qu'elles l'eussent jamais été), une croûte assez semblable au cuir des pachydermes les mieux protégés. Il y avait quinze ans que notre mayoral trottait ainsi sur cette route, dans ces conditions, et il ne s'en portait pas plus mal.

De plus, la dite couche de poussière recouvrait et dissimulait parfaitement, comme une eau bourbeuse, les irrégularités d'une voie aussi primitive que possible : là éclatait dans toute sa gloire l'habileté du *sota*. Un bon *sota* doit connaître la carte d'une route comme un pilote connaît le chenal d'une rivière ou d'une baie hérissée de hauts-fonds, de manière à pouvoir louvoyer les yeux fermés entre les trous et les pierres. Le nôtre était fort expert, et son mérite me parut d'autant plus transcendant que la poussière l'aveuglait complètement et que, sous prétexte de plaines, nous allions un train d'enfer. C'était un voyage en zigzags. Mais la perspicacité et l'expérience du jeune postillon ne pouvaient aller néanmoins jusqu'à deviner les écueils nouvellement formés, et de cette éventualité assez fréquente, il résultait des cahots à nous arracher l'âme.

Un pont sur une petite rivière nous annonça l'approche de Puebla, où nous entrâmes vers midi.

On compte vingt-huit lieues environ de Mexico à Puebla. Cette ville fut fondée en 1530, sous les auspices du vice-roi don Antonio de Mendoza et de l'évêque don Sebastian Ramirez de Fuenleal, président de l'audiencia de Mexico après Nuño de Guzman. L'emplacement, distant de quelque six à sept lieues de la célèbre ville astèque de Cholula, portait alors le nom de *Cueltaxcoapan* (couleuvre dans l'eau). Le climat en est sain; le plateau, élevé de 2196 mètres, est très-fertile.

Cholula était la ville sainte de l'Anahuac. La tradition voulait que Quetzalcoatl s'y fût arrêté pour initier les Mexicains à la civilisation. Un teocali célèbre, situé au sommet d'une pyramide dont la masse dégradée par le temps subsiste encore, consacrait cette légende merveilleuse. La nouvelle ville espagnole hérita des mêmes privilèges religieux et prit bientôt le pas sur l'ancienne; le sanctuaire de Notre-Dame de los Remedios remplaça celui de Quetzalcoatl sur la pyramide sacrée de Cholula, on combattit la foi par la foi, le miracle par le miracle. La cathédrale de Puebla s'élevait, les anges prirent la peine d'y travailler et de continuer la nuit l'œuvre que les pauvres mortels préparaient le jour : de là le nom de *Puebla de los Angeles*. Un grand nombre d'églises et de maisons de profession des deux sexes s'élevèrent autour du temple miraculeux; les fidèles y accoururent en foule les mains pleines d'offrandes et le cœur plein de foi, et, pour conserver dans sa pureté primitive cette foi qui enrichissait l'église et faisait de la ville entière une propriété des corporations religieuses, les prêtres jugèrent à propos de la nationaliser. Puebla devint la rivale de la Mecque; l'étranger, à quelque religion qu'il appartint, y était en danger, la foi catholique ne le protégeait pas. C'était une hérésie suffisante que de n'être pas Mexicain, et l'hérésie était alors considérée comme une lèpre morale qui exigeait le même traitement que celle du

corps. Aujourd'hui les temps sont bien changés, l'étranger est en sûreté à Puebla. Toutefois, là comme partout où le clergé domine, il est encore prudent à lui de se souvenir qu'on ne doit pas médire des loups à Lycopolis.

En somme, l'intolérance mexicaine, dont on a fait grand bruit, est moins tyrannique que celle de gens beaucoup plus civilisés, parce que le croyant qui pratique naïvement est toujours plus indulgent que le dévot qui soutient la religion et fait barbe de paille à la divinité. Nous n'avons jamais été inquiétés pour nos croyances religieuses pendant notre captivité, on n'a jamais essayé sur nous de propagande, on ne nous a violentés en rien, on nous a laissés entrer dans les temples à notre caprice et comme curieux, mais on ne nous a imposé ni la messe ni aucune autre pratique. Pour des ignorants fanatiques et superstitieux c'est bien du bon sens, et je serais heureux de voir certaines populations européennes aussi libres vis-à-vis du préjugé religieux que nous l'étions, nous, prisonniers de guerre, au Mexique.

La ville est belle. Une centaine de dômes ou de clochers dominant majestueusement les azoteas en mosaïque des constructions particulières. Les rues sont larges et droites, propres, soigneusement pavées de cailloux ronds disposés symétriquement et bordées de trottoirs. Les maisons sont élevées, bien bâties; beaucoup de façades, tant d'habitations particulières que de monuments publics ou religieux, sont ornées de plaques de faïence peinte et vernissée. On fabrique beaucoup d'objets de terre cuite à Puebla ainsi que du verre et des savons. La population de la ville est de soixante-dix à soixante-quinze mille âmes.

Mon premier soin fut de m'enquérir du coche de Jalapa; il ne devait partir que le lundi suivant, 19, et je n'y songeai plus. J'allai en conséquence arrêter ma place au bureau des diligences nationales en maudissant

l'heure où j'avais vendu mon cheval. Ces mesures prises, je me dirigeai vers la cathédrale, curieux de voir ce dont les anges étaient capables quand ils s'en mêlaient.

Ce temple occupe un des côtés de la plaza Mayor; en face est la *casa de cabildo*, la municipalité, à droite et à gauche, des portales sous lesquels il y a de beaux magasins. C'est un monument remarquable sans contredit, mais j'étais trop près de Mexico encore pour que mon admiration ne fût pas contenue. Une plate-forme de deux à trois mètres d'élévation lui sert de soubassement. L'intérieur est d'une richesse fabuleuse; la pierre y disparaît partout sous un revêtement de marbres de diverses couleurs. Les nombreuses chapelles latérales étalent un luxe inouï qui s'éclipse devant les splendeurs du maître autel, où les marbres fouillés par le ciseau, l'or, l'argent et le cuivre repoussés forment un ensemble surprenant, aux détails duquel le bon goût n'a pas toujours présidé, il est vrai. Le tabernacle est fermé d'une feuille de *tecali*, beau carbonate de chaux blanc et translucide que Humboldt assimile à l'albâtre gypseux connu des anciens sous le nom de phengite. Il est très-abondant aux environs de Puebla, et emprunte son nom aux carrières qui le fournissent. Dans plusieurs des riches couvents de Puebla, on voit des fenêtres fermées d'une seule lame de ce *tecali* qui tamise une lumière suave.

Ma visite à la cathédrale et une promenade dans la ville me conduisirent à l'heure du souper; je m'étais engagé formellement à aller prendre ce repas chez mon compagnon de voyage, et je m'y rendis. Je fus reçu comme un vieil ami par sa famille qui était nombreuse. Le pauvre tailleur était si heureux d'avoir échappé aux *salteadores*, qu'il me faisait presque un mérite de n'avoir pas été leur complice. Chacun me fit fête, et l'on travailla à me persuader que je devais m'établir à Puebla.

Le repas fut simple comme ceux auxquels j'avais déjà

assisté dans des conditions analogues, soit à Mochitilte, soit ailleurs.

Le soir, notre cercle s'agrandit de quelques amis ; les guitares furent décrochées de la muraille, et l'on chanta quelques romances naïves sur des airs dolents ; on dansa aussi, mais sur le même rythme et avec le calme de gens qui ont bu de l'eau à souper. On s'amuse très-discrètement dans les réunions mexicaines ; ces natures ardentes ne connaissent pas de milieu entre des emportements sans réserve ou une réserve compassée, indispensable toutes les fois qu'il leur faut conserver de l'empire sur elles-mêmes.

Parmi les moyens que don José pensait mettre en œuvre pour me retenir dans le pays, un mariage devait entrer, je crois, en première ligne. Une petite belle-sœur de mon digne hôte, âgée de seize ans environ, et répondant au doux nom de Pepita, fut avec moi l'objet des attentions générales ; on l'obligea à faire entendre souvent sa voix qui était jolie, et à chanter ce qu'il y avait de plus langoureux dans son romancero ; on m'obligea aussi à danser avec elle, sinon aussi souvent que je l'aurais désiré, du moins plus souvent que je ne l'eusse fait, par convenance, si je n'y avais été invité : tout cela était significatif. J'échappai à cet écueil matrimonial, qui était, j'en conviens, aussi séduisant que brin de fleur d'oranger puisse l'être, et vers dix heures je pris congé, non sans regret de ces bonnes gens. Si l'on veut connaître le Mexique, c'est dans le peuple qu'il faut aller faire des études, ce peuple si bon malgré ses malheurs, si avide de savoir malgré son ignorance et ses préjugés, si plein de sévérité malgré son long servage, ce peuple en qui repose l'avenir du pays. Il serait à propos, au contraire, de se méfier beaucoup des hautes classes, infime minorité où la même ignorance se trouve doublée d'une vanité insoutenable, de la haine du progrès et d'un égoïsme qui la

porterait à vendre au premier enchérisseur étranger et sa patrie et ses institutions politiques, pour s'assurer le maintien d'odieux privilèges et l'impunité d'un passé qui crie vengeance.

Je me rendis à l'hôtel des diligences où je comptais passer la nuit : on m'installa dans une chambre des plus confortables, et, pour la première fois depuis vingt-cinq jours, je goûtai l'ineffable jouissance de m'étendre sur un bon lit, entre deux draps bien blancs, dans un négligé antique.

A trois heures du matin il fallut s'arracher à ces douceurs pour aller prendre le chocolat, dont la fourniture est comprise dans le prix de la nuitée ; ceci fait, on monte en voiture. Les diligences mexicaines ne ressemblent en rien aux nôtres ; construites aux États-Unis, elles sont taillées sur le modèle des *stages* anglais et américains. Ce sont de gros coffres ronds, peints de couleurs vives, suspendus entre quatre grandes roues rouges, et d'une solidité qui inspire parfois une véritable admiration. Les bagages sont entassés derrière, sur la plate-forme où se tiennent ordinairement les laquais. Il y a trois places sur l'impériale ; à l'intérieur, on est neuf sur trois bancs ; les voyageurs auxquels leur numéro d'inscription assigne celui du milieu, et j'étais dans ce cas, ont l'avantage d'être plus rapprochés des portières, mais ils ont le désagrément d'être sur un siège fort étroit, et de n'avoir d'autre soutien qu'une large bande de cuir qui traverse les reins ; en somme, ils sont très-mal.

Six beaux chevaux, fort bien harnachés, conduits par un cocher très-habile et surtout très-audacieux, un yankee généralement, emportent la voiture au milieu d'un tourbillon de poussière, à travers des chemins qui mettent l'élasticité des ressorts à de rudes épreuves.

Nous n'étions que huit, savoir : un Anglais, un Américain, deux Mexicains et quatre Français. Sur les deux

Mexicains, il y en avait un qui ne disait rien ; l'autre ne s'exprimait qu'en français et ne parlait que de Paris, où il avait habité longtemps. C'était un ami intime de Santa-Anna, et il se rendait à la Vera-Cruz avec la mission ostensible de jeter un coup d'œil sur les comptes de l'administration des Douanes, mais, en réalité, pensait-on, dans le but de préparer le coup d'État du dictateur ou sa fuite dans le cas d'insuccès. Nous étions donc tous étrangers en quelque sorte, et je n'étais plus au Mexique, que j'allais entrevoir de loin seulement désormais, par la portière d'un stage américain.

Un de mes compatriotes, M. F. Toscan, chef d'une maison honorable de Paris et de Mexico, se rendait comme moi à la Nouvelle-Orléans, et cette conformité de destination amena entre nous un rapprochement dont je sais gré au hasard.

Nous traversons comme dans un songe les pueblos d'Amozoque et d'Acajete, la montagne del Pinal boisée de sapins, les champs de maguey de Nopaluca et la plaine aride où s'élèvent les hameaux de las Ventillas et de Vireyes, entre la venta del Ojo de Agua et le pueblo de Tepeacoalco.

En approchant de Perote ces plaines prennent un aspect désolé. Les habitations deviennent aussi rares que les arbres ; le cactus, l'aloès et le palmier nain hérissent des mornes pierreux de formation volcanique ; des montagnes pelées, au profil sévère, forment un sombre horizon sur lequel se détachent bizarrement ces pâles petites trombes de poussière qui ressemblent à de la fumée. Au loin, sur la plaine où le tequesquite se mêle au sable, le mirage nous fait voir un lac étincelant qui n'existe pas plus que les arbres qui paraissent ombrager ses bords. Il fait une chaleur atroce.

A notre droite, vers l'orient, se dresse le Coffre de Perote, montagne de porphyre balsatique, couronnée

d'un rocher taillé par la nature en forme de coffre ou de tout autre objet analogue. Les Astèques le nommaient *Nauhcampatepetl*, du mot *nauhcompa*, qui désigne toute chose carrée, joint à celui de *tepetl*, montagne. Le Coffre mesure 4089 mètres, d'après Humboldt. Bien qu'il n'y ait pas trace de cratère à son sommet, on croit que c'est un ancien volcan. Le pays environnant, aride en général, est couvert en certains endroits de fragments de laves, de matières vitrifiées et de scories volcaniques.

Nous nous arrêtâmes à Perote où nous devions passer la nuit. Cette ville, située à peu de distance et au nord-ouest du Coffre, à 2354 mètres d'élévation, passe au Mexique pour jouir du climat de la Sibérie ; le fait est que l'air y est piquant par moment et la température moyenne assez basse.

L'hôtel des diligences est mal installé : c'est, comme la plupart des maisons de la ville, une construction basse et lourde. L'église, située sur la place qu'orne médiocrement une petite fontaine, est très-simple ; le parvis est entouré d'un mur à faite découpé dont les dentelures supportent de loin en loin une grosse boule.

L'unique curiosité du lieu est le château, vers lequel je dirigeai mes pas avant le souper, en compagnie d'un des voyageurs de la diligence : je tenais à voir le lieu où j'avais dû être enfermé. Malheureusement il est à un kilomètre et demi environ de la ville, et il était trop tard quand nous y arrivâmes pour songer à le visiter. C'est un vaste parallélogramme, flanqué de quatre bastions et ceint d'un fossé, assis le plus maladroitement du monde au milieu d'une plaine entourée de hauteurs qui commandent la place. Cette citatelle sert de *presidio* et renferme en outre un arsenal, un dépôt de munitions, une fonderie de canons et une manufacture d'armes. Les prisonniers français étaient logés dans les casemates, de